

PLAIE D'ÉPI!
A
+

La Famille Chrétienne
VOL. 5 - No 9.



.....
MARS 1902
.....



- S. 1 De la férie.
D. 2 III du Carême, *Kyr.* du Car. Vêp. de ce dim. Suffr. -
(QUÊTE, LA COLONISATION).
L. 3 De la férie. Anniversaire du Couronnement de Léon XIII.
M. 4 S. Casimir, confesseur.
M. 5 } De la férie.
J. 6 }
V. 7 Les Cinq Plaies de N.-S. J.-C. *dbl. maj.*
S. 8 S. Jean de Dieu, conf.
D. 9 IV du Car. *Kyr.* du Car. Vêp. de ce dim., m. du suiv. et de
L. 10 Les SS. 40 Martyrs. [Ste Françoise Romaine.(II Vêp.).
M. 11 S. Thomas d'Aquin, conf. et docteur. (7).
M. 12 S. Grégoire le Grand, pape et docteur.
J. 13 De la férie.
V. 14 Précieux Sang de N.-S. J.-C., *dbl. maj.*
S. 15 De la férie. (On couvre de violet les croix et les images).

- D. 16 DE LA PASSION. *Asp.* et *Intr.* sans *Gloria Patri. Kyr.* du Car.
 L. 17 S. Patrice, év. et conf., *dbl. maj.* [I Vêp. du suiv. m. du dim.
 M. 18 S. Cyrille de Jérusalem, év. et doct.
 M. 19 S. JOSEPH, conf. *1 cl.* I Patron du pays.
 J. 20 S. Gabriel, Archange, *dbl. maj.* (18).
 V. 21 N.-Dame de Pitié, *dbl. maj.*
 S. 22 S. Benoît, abbé, *dbl. maj.* (hier)
 D. 23 DES RAMEAUX, *Asperges* et *Int.* sans *Gloria Patri.* Bénéd.
 des Rameaux que l'on tient à la main pendant la Passion et
 l'Évangile. *Kyr.* du Car. V. de ce dim., m. de S. Thuribe.
 L. 24 } [II Vêp.) sans suffrages.
 M. 25 } De la férie
 M. 26 }
 J. 27 JEUDI-SAINT, *Kyr.* 2 ton. Communion du Clergé. Reposoir.
 V. 28 VENDREDI-SAINT. (Fête légale). — (QUÊTE, LES SAINTS
 S. 29 SAMEDI-SAINT. Litanies doublées, *Kyr.* 2 cl. [LIEUX).
 D. 30 PAQUES. *Kyr.* royal. *Hæc dies*, debout. Vêp. de Pâques.
 L. 31 De l'oct., *dbl. 1 cl.* (Fête légale). [Regina Cœli.

DESIR de PARTICIPER
 A LA
 PURETE DE MARIE.

 JE vous salue, ô très sereine et très suave Mère du Messie-
 Roi ; vous êtes ma gracieuse Souveraine, vous êtes cette
 chaste tourterelle, dont la voix est si douce et si chère
 aux oreilles du Tout-puissant ; vous êtes cette colombe très pure,
 dont les gémissements captivent le divin amour de l'Esprit-Saint,
 O Vierge pleine de grâce, ô Vierge d'une merveilleuse beauté, ex-
 pulsez des replis les plus intimes de mon cœur tout ce qui est souil-
 lé ou moins agréable à Dieu. Jetez la lumière dans les ténèbres in-
 térieures de mon âme, en y faisant briller les rayons mêmes de vo-
 tre splendeur, afin qu'entièrement libre des vices et du péché, je
 puisse contempler d'un œil pur votre beauté. Ecoutez, ô ma Souve-
 raine, écoutez les soupirs d'une âme qui s'élançe haletante vers vous.
 Venez, ô mille fois désirée ; et, ouvrant les trésors incomparables
 de vos grâces, laissez-en découler quelques-unes sur moi, afin que je
 vous aime d'un amour intime et très saint.



En CHEMIN vers La PATRIE.



(suite.)

+++++

Ve ENTRETIEN.

Perfections de Dieu



MON AME ! aujourd'hui encore, revenons à Dieu, et contempons ses grandeurs.

Qui est-ce donc que Dieu ?

J'ai appris, dès la plus tendre enfance, que c'est un pur esprit, un être souverainement parfait, créateur du ciel et de la terre, et souverain

Seigneur de toutes choses.

Dieu est un pur esprit. Conséquemment il ne tombe point sur nos sens ; nous ne pouvons l'apercevoir des yeux du corps : nous admirons partout son action merveilleuse ; nous l'admirons au Ciel, au milieu des astres qu'il soutient et dirige ; sur la terre qu'il féconde ; au milieu des mers, qu'il tient renfermées dans leur lit ; en nous-mêmes, qu'il vivifie d'une manière continuelle : mais tant que nous serons renfermés dans ce corps, nous ne pourrons le contempler lui-même. Dieu est infini, dans son immensité : il est des millions de fois plus élevé que ce Ciel visible, plus profond que les abîmes, plus étendu que la terre et les mers : il ne peut être borné par rien et il n'a point de bornes.

Il est souverainement puissant, d'un seul acte de sa volonté, il a créé tout ce qui existe ; et des millions d'autres créations lui seraient également faciles.

Il est infiniment sage, ainsi que le proclame cet univers par son admirable ensemble et par chacune des parties qui le composent.

Infiniment beau : toutes les merveilles qui frappent étonnement, enchantent nos regards, au ciel, sur la terre, dans la nature entière, ne sont qu'un faible reflet de l'incomparable beauté qui l'environne, et qui fait l'admiration des Anges et des Saints !

Il est infiniment bon, miséricordieux, immuable, éternel : heureux de son propre bonheur, il n'a besoin de rien en dehors de lui-même.

O Dieu ! que je trouve de bonheur, de consolations, de joie, de délices à me perdre, par la pensée, dans votre immensité, dans l'abîme de vos perfections, et à me reposer dans votre sein !... Qu'il m'est doux et qu'il est glorieux pour moi de pouvoir vous dire : Notre père qui êtes dans les cieux !...

Mais, ô mon Dieu ! qui suis-je pour que, du sein de votre éternité, vous vous soyez occupé de moi, misérable créature qui devais être si ingrat envers vous ? pourquoi avez-vous voulu me créer ? pourquoi avez-vous voulu créer l'homme ?

Ah ! je reconnaissais à l'instant, en contemplant vos perfections, que vous avez en partage la souveraine bonté ; c'est cette perfection seule qui peut m'expliquer ma création et celle de tout le genre humain ; vous m'avez créé, moi et tous mes semblables, pour partager avec nous votre bonheur : laissez-moi donc le répéter des millions de fois, dans un saint transport : que vous êtes bon, ô Dieu, que vous êtes bon !...

J'ai reconnu, ô mon Dieu ! que c'est votre infinie bonté qui vous a porté à me créer, afin de partager avec moi le bonheur dont vous jouissez ; mais ce bonheur, ai-je quelques obligations à remplir pour en obtenir la possession ?

Oui ; car si vous êtes infiniment bon, vous avez également en partage une sagesse et une justice infinies : votre sagesse est infinie, et elle vous a nécessairement porté à me créer pour une fin digne de vous ; vous m'avez créé, je l'ai reconnu, pour vous connaître, vous aimer et vous servir ; ce sont là mes devoirs envers vous : vous m'en avez également imposé envers moi-même et envers mes frères, au milieu desquels je dois vivre ici-bas, et je les étudierai plus tard.

Vous m'avez imposé des devoirs à remplir pour parvenir à partager votre bonheur ; mais votre infinie sagesse vous a également porté à m'accorder le bienfait de la liberté : je sens, en effet, que je puis m'appliquer à vous connaître, ou ne pas m'y appliquer ; vous consacrer les affections de mon cœur, ou ne pas vous les consacrer ; vous servir, ou ne point vous servir.

Je sens que je puis me respecter moi-même comme une créature raisonnable, ou me déshonorer en me ravalant, par ma conduite, au rang des créatures dépourvues de raison.

Enfin, je sens que je puis être bienfaisant ou cruel envers mes semblables.

Mais, ô mon Dieu ! si votre infinie sagesse vous a porté à m'imposer des obligations à remplir pour arriver à partager votre bonheur, et si elle m'a laissé la liberté d'accomplir ou de ne pas accomplir ces devoirs, votre infinie justice devra nécessairement punir l'abus coupable que j'aurai fait de ma liberté et me priver de votre bonheur, si je n'accomplis pas les devoirs que vous m'avez imposés.

Je ne dois donc jamais perdre de vue votre infinie bonté, ô mon Dieu ! mais aussi, je dois toujours avoir présent à la pensée votre sagesse et votre justice infinies, afin de faire un saint usage de la liberté dont vous m'avez gratifié, et ce sont là celles de vos infinies perfections que je dois le plus souvent méditer, afin qu'elles me retiennent dans la pente rapide qui tend à m'entraîner vers l'abîme.

O mon Dieu ! jusqu'ici j'ai souvent pensé peut-être au bonheur que vous me promettez, et à votre infinie bonté qui me promet de m'en rendre participant : mais, ai-je également songé à l'accomplissement des devoirs sacrés que vous m'avez imposés pour arriver à ce bonheur ? Ai-je songé à votre infinie, à votre rigoureuse justice qui m'oblige à faire un saint usage de ma liberté pour accomplir ces devoirs, sous peine d'être rejeté loin de votre face, d'être à jamais séparé de vous et éternellement malheureux loin de vous ?

Que de fois j'ai abusé de ma liberté ! Que de fois j'ai oublié ou omis volontairement les devoirs sacrés que vous m'a-

vez imposés envers vous, envers mon prochain et envers moi-même ! et vous ne m'avez pas frappé ! et vous ne m'avez pas retiré cette vie dont j'abusais pour vous offenser !

Ah ! Seigneur, cette conduite envers moi me fait encore découvrir en vous une perfection plus admirable peut-être que les autres ; c'est la miséricorde. La miséricorde ! sentiment admirable de votre cœur paternel, qui suspend l'action de votre rigoureuse justice, pendant que vous temporez et usez de mille moyens pour ramener l'homme à un meilleur usage de sa liberté, à faire pénitence et à remplir les devoirs sacrés que vous lui avez imposés.

O mon Dieu ! vous l'avez fait éclater sur moi, cette miséricorde, longtemps et d'une manière bien admirable au milieu de mes tiédeurs, de mes infidélités et de mes faiblesses !... Soyez-en à jamais béni. Continuez, Seigneur, de m'en faire sentir les effets pendant cette vie, afin que je puisse en célébrer les merveilles dans l'éternité bienheureuse.

(à suivre.)

MANDEMENT

DE M^{gr} BRUCHESI

Archevêque de Montréal

Sur l'esprit du siècle.

(Suite et fin.)

Mais laissons parler un docteur qui, à la connaissance parfaite du cœur humain, joignait toutes les lumières de la sainteté. Ecoutez le moraliste, dont on a dit avec raison : " qu'il est le plus saint, le plus aimé et, à la fois, le plus doux, le plus indulgent, le plus bienveillant, celui dont les arrêts font loi même parmi les mondains. " Entendez saint François de Sales.

“ L'usage des bals et de la danse, tel qu'il est à présent approprié, prédispose tellement au mal, dans toutes ses circonstances, qu'il porte toujours de grands dangers pour l'âme... S'il vous faut aller aux bals par des nécessités dont vous ne puissiez vous défendre, ayez soin que la danse y soit disposée en toutes choses pour la bonne tenue, la décence, la modestie ; et défiez-vous de peur que vous n'y preniez goût... Ces ridicules divertissements offrent toujours de grands dangers à l'âme ; ils affaiblissent la force de la volonté, ils diminuent la ferveur de la dévotion, ils attiédissent la sainte charité, ils développent dans l'âme mille sortes de mauvais traitements ; et l'on ne doit en user, même dans la nécessité, qu'avec des précautions extrêmes. ”

Un homme du monde, dont nous avons les paroles sous les yeux, se montre, à raison de son expérience personnelle, plus sévère encore que l'évêque de Genève.

“ J'ai toujours cru les bals dangereux, dit-il, et ce qui m'a porté à le croire, ce n'est pas seulement ma raison, c'est aussi ma propre expérience... Ce ne sont, d'ordinaire, que des jeunes gens qui composent ces réunions-là, lesquels ont déjà assez de peines à résister aux tentations dans la solitude ; à plus forte raison leur est-il difficile d'y résister dans de semblables réunions. Je tiens donc qu'on ne doit pas aller au bal quand on est chrétien. ”

En résumé, ces soirées, telles que les ont faites les usages de la société moderne, sont excessivement périlleuses toujours, et la plupart du temps coupables.

“ Si vous n'y faites pas de mal, disait Mgr Dupanloup, qui ne fut pas un rigoriste, êtes-vous surs que d'autres n'en font pas, et qu'on vous garde le respect auquel vous avez droit ? ”

“ Etes-vous bien sûres aussi de pouvoir vous permettre ces danses, sans donner le mauvais exemple ? et si vous scandalisez n'êtes-vous pas coupables ? ”

Que dirons-nous après cela, nos très chers frères, des bals d'enfants dont la mode s'acclimate de plus en plus parmi nous ? Jamais nous n'avons pu comprendre une pareille aberration de la part des parents !

“ On estimait sans doute, écrit à ce sujet un pieux évêque. (1) que les tendances mauvaises de l'enfance avaient une éclosion trop tardive, et, pour en accélérer l'épanouissement, on a fait cette trouvaille étrange.”

Pères de famille, mères de famille, vous voulez donc perdre, irrémédiablement ces innocentes créatures que le ciel vous a données ? Autrement, cet attrait de sensualité, toutes ces propensions mauvaises que le péché original a déposés dans l'âme de vos enfants, pourquoi tant vous hâter de les attiser, en jetant de l'huile sur le feu ? Dieu, un jour, vous demandera compte de ces âmes rachetées par le sang de son Fils, et que vous avez jetées dans *les laçets du démon*. (2)

Les représentations théâtrales constituent un autre genre de réunions mondaines, extrêmement ruineuses pour les adolescents surtout. On ne peut soupçonner à quel point ces spectacles surexcitent leurs jeunes imaginations et troublent l'innocence de leurs cœurs. Même lorsque les parents sont là et qu'ils se flattent d'avoir évité tout sujet de scandale, un poison subtil descend des tréteaux sur l'âme des enfants. Il s'y infiltre profondément, grâce parfois à la connivence d'une singulière précocité, ou, tout au moins, à la complaisance naïve de regards avides de sensations inconnues et d'oreilles promptes à s'ouvrir aux paroles révélatrices.

Par les entrailles de Jésus-Christ, qui a formulé des anathèmes si effroyables sur quiconque *scandalise le moindre de ces petits* (3) ; au nom de vos intérêts les plus sacrés même ici-bas ; au nom de l'honneur et de l'avenir de vos familles, nous vous en adjurons, parents chrétiens ! bien loin de vous faire les complices des goûts délétères de vos enfants et de les conduire vous-mêmes aux théâtres, défendez-les contre ces lieux dangereux ; faites vous-mêmes acte de législateurs en leur en interdisant absolument l'entrée.

Mais après le cri d'indignation et d'alarme soulevé dans la presse par les ignominies sans nom, que les acteurs de certains

(1) Mgr l'évêque de Moulins.

(2) I, Tim. VI, 9.

(3) Matth. XVIII, 6.

théâtres faisaient profession d'exhiber aux regards de l'enfance et de la jeunesse, c'est la conscience chrétienne qui doit parler et s'adresser à tous les âges !

Dans sa juste austérité, elle ne stigmatise pas seulement les abus éhontés ; elle condamne tout ce qui sur la scène porte atteinte à la pureté des mœurs ; elle dénonce cet engouement pour les spectacles, qui s'empare aujourd'hui de toutes les classes de la société. Le théâtre est, nous pouvons le dire, le danger du moment pour notre ville. Ne trouvez donc pas trop sévère cette réprobation. Sans doute, elle n'est pas d'accord avec les opinions courantes dans les milieux mondains. Comment le sera-t-elle ? Le témoignage de la conscience n'est qu'un écho de la voix de Dieu ; et entre Dieu et le monde il n'y a rien de commun.

Non, cette réprobation n'est pas outrée. Elle s'autorise de toute la tradition catholique. Elle s'appuie sur l'enseignement formel des conciles et des pères de l'Eglise, sur la doctrine unanime des théologiens et des prédicateurs les plus illustres par leurs vertus et leur génie. Elle a reçu aussi la sanction de l'expérience. En effet, bien qu'il soit loisible de prétendre en théorie que les représentations scéniques sont choses indifférentes de leur nature ; dans la réalité, les théâtres, mêmes les meilleurs, sont des champs ouverts à l'épanouissement facile de toutes les séductions du luxe et du mensonge, de l'orgueil et de la sensualité.

Malgré nos exhortations, quelques citoyens éminents s'étaient arrêtés à l'avis contraire. Ils espéraient pouvoir créer un théâtre à peu près irréprochable, où les nobles passions et les sublimes dévouements des héros et des héroïnes de l'histoire ou de la fiction seraient offerts en exemple aux spectateurs ; où les travers de l'humanité seraient ridiculisés et les vices flagellés au profit des bonnes mœurs ; où l'on viendrait en même temps se récréer sans danger et prendre des leçons de belles manières, de goût littéraire et de distinction dans le langage. Ces divertissements devaient en plus détourner les jeunes gens d'une foule d'occasions de pécher et de se perdre.

Les faits eurent bientôt dissipé ces illusions. Les mêmes citoyens nous en ont apporté eux-mêmes la confession sincère et des preuves douloureusement irrécusables.

Cette tentative de moraliser le théâtre avait abouti à un échec complet

Il en sera toujours ainsi. Car les administrations théâtrales finissent toujours, afin de grossir leurs recettes, par ne se proposer qu'un seul but : attirer le public, en flattant ses passions, en excitant sa curiosité malsaine, en renchérissant sur toutes les hardieses des entreprises rivales.

De nos jours plus que jamais, la plupart des auteurs dramatiques, de leur côté, n'ambitionnent aussi que le gain et la vogue de leurs pièces.

Hommes du métier, ils savent que les personnes habituées à fréquenter le théâtre se lassent vite de ce qui est beau, de ce qui est grand, de ce qui est chaste. Et ils recherchent le succès dans la trivialité et dans le scandale. Leurs drames deviennent des thèses scabreuses, où des spectacles d'une immoralité mal voilée, comme s'exprime le grave Bossuet, " par de vaines couvertures qui ne cachent rien. "

D'autres écrivains, en nombre considérable, sont corrupteurs par principe.

La scène se transforme complaisamment pour ceux-ci en tribune de démoralisation et d'irrégion. Avec la complicité d'acteurs et d'actrices trop habiles malheureusement dans l'art de la séduction, ils jettent à pleines mains l'outrage ou le discrédit sur les choses les plus sacrées et les plus respectables : les vertus chrétiennes, les lois divines et humaines, l'austérité de la vie religieuse, la sainteté et l'indissolubilité du mariage, la majesté de l'autorité paternelle. Parallèlement, ils se font les apologistes de toutes les intrigues déshonnêtes et des pires désordres. Ils appellent même à leur secours des tableaux licencieux, ces téeries, ces ballets, où la légèreté des vêtements, la sensualité des poses et la volupté des évolutions constituent de véritables attentats à la pudeur publique.

Et ces représentations, plus pernicieuses peut-être que les danses, se déroulent comme elles dans des salles luxueuses, au milieu d'une atmosphère chargée de senteurs enivrantes et de molles harmonies.

Aussi, se demande-t-on, avec effroi, ce qui peut bien se passer dans une âme de femme, dans le cœur d'un jeune homme ou d'une

jeune fille, en un pareil lieu et pendant des heures entières. Le respect de la chaire sacrée nous interdit de poursuivre jusqu'au bout cette enquête. Nous répondrons au moins avec Bossuet : " L'empire de tous les artifices coupables qu'on y étale, sous les plus belles couleurs, flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre au règne des sens. "

Cette dégradation, ce règne des sens, dont parle le grand orateur, c'est l'asservissement de l'esprit au corps, la perte de la pudeur, la tyrannie des passions, l'affaiblissement du caractère, le dégoût du devoir, de la piété et de la vertu.

Nous le savons, vous ne cherchiez rien de tout cela en fréquentant les théâtres et les bals. Vous vouliez suivre la mode, satisfaire votre curoisité ou votre vanité ; vous désiriez jouir, tout voir et tout entendre, peut-être aussi vous étourdir.

Mais il écrit que *celui qui aime le danger, y périra.* (4)

Nous avons ici une demande à adresser aux journalistes catholiques : c'est de discontinuer cette réclame faite en faveur des théâtres, quels qu'ils soient, par des annonces, des invitations pressantes au public, des comptes rendus comme leurs feuilles en publient presque tous les jours.

Nous en appelons à leurs sentiments chrétiens. Ils savent le mal que des articles du genre de ceux auxquels nous faisons allusion, peuvent produire parmi notre population et surtout au sein de la jeunesse : plusieurs d'entre eux nous en ont fait l'aveu et nous ont exprimé leur regret sincère.

Une seule objection se présente, c'est que ces annonces bien payées constituent une source de profits pour les journaux. Hélas ! nous le savons ! Mais, franchement, est-il permis de contribuer à l'affaiblissement de la morale sous prétexte que cela rapporte un bénéfice, quelque considérable qu'il soit ? Les propriétaires et directeurs de journaux assument une responsabilité sérieuse ; et ce n'est pas en distinguant dans la même feuille la partie d'affaires et la partie de rédaction, qu'ils pourront y échapper.

Quelques-uns du reste l'ont déjà compris. Ils ont décidé de cesser la publication de toute annonce de théâtre. Ils ont même, à cette fin, demandé et obtenu la résiliation des contrats, qui les

(4), Eccl. III, 27.

obligeaient légalement de publier ces annonces pendant un certain temps encore. Nous les en félicitons et nous aimons à croire qu'ils auront des imitateurs.

Dans tous les cas, ce que nous avons le droit, avec toutes les familles chrétiennes, d'exiger des feuilles publiques, c'est qu'au moins elles ne se permettent pas d'encourager et de louer des troupes d'acteurs et d'actrices qui ne sont dignes d'aucune louange; c'est qu'elles sachent distinguer entre les divers théâtres et lieux d'amusements, entre les pièces convenables et celles qui, à raison des dangers qu'elles offrent, ne méritent que le mépris des honnêtes gens.

*
*
*
 Pour vous nos très chers frères, ne subissez pas plus longtemps les usages de la frivolité mondaine; mais revenez aux fortes et chastes traditions de nos pères et des siècles de foi.

Donnez aux pauvres de Jésus-Christ une partie de cet or que vous dissipiez sans compter. Réconciliez-vous avec la mortification chrétienne. Aimez le sacrifice, embrassez avec une amoureuse résignation la croix de votre Sauveur, vous souvenant que *le disciple n'est pas plus que le Maître* (5), et qu'il n'y a pour aller au ciel qu'une voie, la voie royale de la pénitence.

Vous recevrez, en retour, le pardon de vos fautes. Les bénédictions divines descendront sur vous et sur vos familles.

Vous comprendrez qu'il est facile de trouver chez soi, ou chez des amis, toutes les distractions et les récréations légitimes, des plaisirs utiles et doux au cœur, sans fatigue comme sans remords, des plaisirs francs et sains, véritables délassements et repos parfait. Vous pourrez vous rendre le témoignage réconfortant d'avoir opposé la résistance du bon exemple et d'une vie sainte, aux désordres si nombreux et si graves qui envahissent de toutes parts le sanctuaire de la famille. C'est le vœu que nous formons à la veille des saintes fêtes de Noël, et que nous prions le divin Sauveur de bénir et de réaliser.

Sera notre présente lettre pastorale lue au prône de toutes les églises où se fait l'office public, et au chapitre de toutes les communautés religieuses le premier dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Montréal, sous notre seing et sceau et le contre-seing de notre chancelier, le 16 décembre 1901.

† PAUL, ARCH. DE MONTREAL.

Par Mandement de Monseigneur.

EMILE ROY, ptre, chancelier.

(5) Math. x, 24.

Le Carême et les journaux

Nous voilà en plein carême, le temps propice aux bonnes réflexions, aux retours sur soi-même. Les chrétiens fervents en profitent pour examiner s'ils ont bien satisfait à toutes leurs obligations..... C'est aussi le temps des grandes prédications.

Souffrez donc, chers lecteurs, que je vous fasse à mon tour un petit sermon.

Je ne serai pas long, je vous assure. J'abrège donc l'exorde, je passe à pieds joints sur le premier, le second le troisième point, et les autres, et j'arrive du coup à la conclusion.

Pendant un scrupule m'arrête.... si je développais les points, vous comprendriez mieux ma conclusion. Si je vous disais qu'elle est basée sur des principes certains..... que notre Saint Père le Pape recommande vivement.... Non j'ai peur de vous endormir et vous n'entendriez pas ma conclusion.... et pourtant, j'y tiens à ma conclusion.

Bon.... voilà.... m'écoutez-vous bien et puis je.....

— Oui, oui, parlez..... la conclusion, la conclusion !

— Eh bien !..... la voici.

Encore une fois, écoutez-vous bien.

— De grâce dites-la donc cette fameuse conclusion, ou bien on va dormir.

— Je m'exécute.

Cette importante conclusion c'est que si vous voulez que la " Famille Chrétienne " continue à vous faire du bien, il faut que de votre côté vous lui en fournissiez les moyens.

Le papier coûte de l'argent, la force motrice, vapeur ou électricité se paye en beaux deniers. Les frais de poste n'attendent pas. Les bonnes religieuses qui impriment pour vous toutes ces belles choses, bien qu'élevant sans cesse leurs cœurs vers Dieu, ont encore au moins un pied sur la terre, et, dame, vous comprenez.... tant qu'on est sur cette terre et surtout qu'on y travaille fort, il faut, comme le commun des mortels, prendre un peu de nourriture, si maigre soit-elle.

Dormez-vous ? (Il me semble entendre les berce-ments de chaises et déjà des ronflements sonores.) Je finis donc en vous demandant de vouloir bien payer votre abonnement, du moins ceux qui ne l'ont pas encore payé, vous souhaitant de tout cœur que Dieu vous bénisse pour l'accomplissement de ce devoir.

Je vous étonnerais bien, chers lecteurs, en vous disant que, sur nos 1200 abonnés, un très-petit nombre seulement est en règle. Et cependant les comptes pleuvent dru au couvent ; papier, charbon, électricité, huile, encre, et le reste, le reste. Chacun arrive à son tour, ou plutôt ils semblent s'être donné le mot pour venir tous ensemble.

Ils s'amoncellent sur la modeste table de bois blanc de la sœur économe et celle-ci attend avec anxiété l'heure de la malle. — Ah ! voici des lettres pour la Famille Chrétienne ! Je vais donc pouvoir payer un petit compte aujourd'hui. Hélas, déception !... ce sont des demandes de changement d'adresse, ou un abonné qui refuse, disant qu'il payera ses arrérages la *semaine qui vient*. D'autres contiennent.... des félicitations, des encouragements à continuer dans cette bonne voie, ou la suggestion qu'on pourrait faire telle amélioration..... mais, l'abonnement en retard, on a oublié de l'insérer dans la lettre.

Et le lendemain, les jours suivants, c'est encore le même refrain et la même absence de ce qui rendrait les encouragements tout à fait pratiques.

De loin en loin, ce petit quelque chose, arrive dans une petite et timide lettre d'une bonne mère de famille, chargée d'enfants, qui a prélevé cette petite somme sur le petit salaire quotidien, parce que, dit-elle, *je trouve les bonnes lectures aussi nécessaires à ma famille que le pain*. Et la sœur économe, admirant la foi de cette humble femme, remercie Dieu de ce qu'il y a encore de si belles âmes sur la terre et lui demande de les combler de bénédictions.

Nous envoyons donc avec le présent numéro un état de compte à tous les retardataires dont plusieurs doivent deux et trois années.

Si vous n'aimez pas à écrire, point n'est besoin de vous donner cette peine. Mettez seulement la som-

me réclamée dans la notice, laquelle porte votre adresse, puis mettez le tout dans l'enveloppe que vous recevrez en même temps.

Ne mettez pas d'argent dur dans vos lettres c'est bien risqué. Faites usages des bons de postes ou mêmes de timbres poste.

Pardonnez-moi, chers lecteurs, d'avoir insisté sur cette question vitale d'une revue. Je me berce de l'espoir que vous m'avez compris et que ceux qui se sont endormis avant la fin se réveilleront, achèveront leur lecture et surtout lui donneront *une conclusion pratique*.

Votre très humble serviteur

A. L. MANGIN, prêtre
Directeur.

 **LA MADONE** 
Des Petits Ramoneurs.

(De la Guirlande de Marie)

 J'ÉTAIS à faire ma prière à N. D. du Pilier. Au moment où je me disposais à partir, j'avise un petit ramoneur, tenue classique, s'avancant timidement de cette démarche dandinante particulière aux marins et aux montagnards. Il me vint à l'esprit que l'espoir d'apitoyer quelque bonne âme religieuse n'était pas pour rien dans sa dévotion. J'en fus pour mon jugement téméraire. Le petit ramoneur s'agenouilla sur la dalle en se dissimulant un peu sur le pilier de gauche et se mit à prier avec ferveur. Intrigué et conservant encore un doute sur l'au-

thenticité de sa piété, je l'observai en prolongeant ma station. Il y allait de bon cœur, le pauvre. Immobile, fixant sur la Madone des yeux ardents, des yeux habitués aux larges horizons, les lèvres entr'ouvertes sur des dents si blanches qu'on aurait dit, au milieu de cette face noire, des points lumineux trouant l'obscurité, il priait avec une sincérité incontestable. J'étais surpris et édifié.

A sa sortie de l'église, nous nous croisâmes comme par hasard. — Vous avez l'air de bien aimer la *Sainte Vierge*, mon enfant ? — Oh ! oui, Monsieur, surtout celle-là.

— Pourquoi celle-là ? — Parce que... c'est la Madone des petits ramoneurs.

Cette parole, à deux pas de la Vierge noire, me fit sourire. Mais le regard sérieux et convaincu de l'enfant arrêta le sourire sur mes lèvres, excitant encore ma curiosité. Je l'emmenai sous je ne sais quel prétexte. Il accepta gentiment mon invitation à dîner, fit honneur aux bonnes choses qu'on lui servit, et se laissa délier la langue par quelques coups d'un vin généreux. Et il parlait de son pays, de ses montagnes avec une pointe de mélancolie et un zéaiement qui ajoutait à la naïveté de son langage.

— Dans mon pays, Monsieur, tout le monde va à la messe.

— Tout le monde ? Oh ! bien sûr. Si quelqu'un n'y allait pas, on le mettrait dans le *journal*. Cette utilisation inattendue de la presse moderne faillit, du coup, me réconcilier avec l'institution. Mais ce que je voulais, c'était l'histoire de la Madone et des petits ramoneurs.

Il y arriva.

— Dans mon pays, me dit-il, il y a aussi une Vierge Noire. Elle est noire, pas de *naissance*... Voici comment la chose est arrivée... grand'mère me l'a conté quand j'étais petit. Il y avait autrefois, dame ! c'est très vieux, un petit ramoneur. Le *povre* n'avait plus sa mère. Et il était triste. Les petits qui n'ont plus de mère sont toujours tristes, on sait cela. Or, un beau jour qu'il avait vu des enfants embrassés par leurs

mamans, il *languit* encore plus, et se disait : " Pourquoi n'en ai-je pas de maman ? " Et en disant cela, il allait vers l'église. Quand on languit, c'est à l'église qu'il faut aller, on sait encore cela. Une fois entré, il avisa la Madone, toute blanche et toute belle. " Oh ! pensait-il, si j'avais une mère comme cela ! " Il se mit à genoux devant la statue. Pendant qu'il pria, la *Sainte Vierge* le regardait, semblait-il, et lui souriait si doucement, si doucement, qu'il lui prit envie d'aller l'embrasser. Il regarda s'il était bien seul, approcha une chaise, se haussa jusqu'à la Madone et l'embrassa trois et quatre fois. Il était sûr qu'on ne l'avait pas vu, le *povre !* Mais ses joues avaient laissé du noir : la *Sainte Vierge*, si blanche auparavant était devenue comme un petit ramoneur. Le saeristain, ayant vu cela, se mit fort en colère. Il apporta de l'eau, du savon pour décrasser la Madone, révérence parler. Eh ! bien, Monsieur, croyez-moi si vous voulez, il arriva un miracle. La *Sainte Vierge* se trouvant bien comme cela, ne voulut pas se laisser débarbouiller. Le saeristain eut beau laver, frotter, suer, tempêter (car il était un peu mécréant), M. le Curé (un saint homme pourtant) eut beau s'en mêler, la Madone contente d'avoir été embrassée par le petit, resta comme il l'avait arrangée. Pour se consoler et consoler les paroissiens, M. le Curé fut obligé, le dimanche suivant, de faire un prône où il expliqua comme quoi on peut être noir, mais beau quand même. Il paraît que c'est écrit dans les saints Livres..... La *Vierge* devenue noire fut appelée la Madone des petits ramoneurs. Celle de votre église est la sœur de la nôtre, faut croire. "

Mon petit bonhomme avait débité son histoire avec un tel charme que j'en étais tout sans dessus dessous. Pas plus dégoûté que la *Sainte Vierge*, j'y allai, moi aussi, de mon embrassade, non sans craindre vaguement que le miracle ne se permit sur mes joues une seconde édition.



AU LAC CARIBOU.

Lettre du R. P. Turquetil au T. R. Père Général,
des OBLATS de MARIE-IMMACULÉE.



*Des petites annales de la congrégation des missionnaires
Oblats de Marie-Immaculée.*

CLIMAT. — ASPECT DU PAYS. — SOUFFRANCES.
MŒURS SAUVAGES. — CONSOLATIONS.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Il y a bientôt un an que je débarquais pour la première fois à l'extrémité nord du lac Caribou, après un long voyage de deux mois, à peine interrompu çà et là par un arrêt de deux ou trois jours au plus dans nos maisons de Montréal, Ottawa, Winnipeg, Prince-Albert : " Il y a un hiver que tu es là ", me disent nos Sauvages, mangeurs de caribous, dans leur rude langue du gosier. Dans leur dialecte, hiver signifie aunée. C'est qu'en effet la glace couvre lacs et rivières d'octobre à juillet. Il y a quelques années, Mgr Grandin, venant visiter cette Mission, se trouvait tout à coup arrêté par les dernières glaces au 8 juillet, et son compagnon, le frère convers, qui venait pour la première fois en ces pays, se croyait en Sibérie et s'effrayait déjà en pensant aux mois de décembre, janvier et février. Le printemps c'est la fonte des neiges seules, et de quelques glaces flottantes dans les détroits ; la fonte des glaces n'arrive qu'à l'été, et encore n'est-ce pas le dégel complet ; en creusant à quelques pieds seulement, on trouverait encore le sol glacé, par places, même aux plus fortes chaleurs. A l'Automne, la neige abondante ne laisse plus un pouce du sol à découvert ; molle d'abord, elle durcit rapidement et va toujours s'accumulant sans jamais fondre jusqu'au printemps suivant, car rivières et lacs ont vite complètement

gelé jusqu'à profondeur de 4, 5 et même 6 pieds sous l'action d'un froid permanent de 35, 40, 45 et 50 degrés centigrades.

Que dire des beautés de ce pays ? L'aurore boréale !..... danse macabre des fantômes, disent les Cris ; reflets lumineux des courses rapides du léger caribou, pensent les Montagnais. Nous ne comptons que ses rares absences, car chaque soir le ciel se met en fête comme pour embellir ces longues et froides nuits d'hiver.

Et l'arc-en-ciel ?... Au lac Caribou, il présente une particularité remarquable. Les physiciens assurent qu'on ne peut apercevoir l'arc-en-ciel à moins de tourner le dos au soleil ; que penseraient-ils s'ils voyaient, comme nous le voyons ici, le soleil au centre même de l'arc-en-ciel, qui lui fait de la sorte une magnifique couronne ?

Et ces multiples soleils, parmi lesquels l'œil le plus exercé ne saurait distinguer le vrai ! Ils forment par leur nombre la plus triste boussole qui se puisse imaginer ! Et ces mirages sans fin qui tantôt, rapprochant d'énormes distances, désespèrent à force de faire espérer en vain ; tantôt, faisant croire à une course folle des eaux, des bancs de sable, pointes et baies, arrêtant le voyageur devenu impuissant à continuer sa route, s'il n'est pas capable de marcher en aveugle, les yeux bandés.

Je ne parlerai pas de nos grands lacs parsemés d'îles, variées dans leur forme et végétation, aux pointes aiguës, aux baies profondes, aux détroits resserrés, selon le caprice de la nature. Comme pour singer la grande mer, ils lui empruntent parfois un calme serein ; l'instant d'après voit leurs eaux légèrement ridées ; elles se troublent bientôt, s'agitent, les vagues furieuses se brisent avec fracas et, au large, le lac devient tout blanc de lames écumantes. Tout cela est beau, tout, jusqu'à la misérable existence du sauvage, sans agent de police pour régler sa chasse ou sa pêche ; le fusil à l'épaule, la pipe à la bouche, les cheveux au vent, il va où il veut, tue ce qu'il peut, fait son campement où bon lui semble ; point de propriété, tout est à tout le monde et au premier *passant*, car

le sauvage ne réside nulle part : il agit partout en maître absolu de tout.

Mais pourtant (car il est un revers bien triste), cette vie de liberté du sauvage souverain est profondément misérable et digne de pitié. Sa patrie lui fournit le gibier et c'est tout, absolument tout. La chasse et la pêche, en dehors de la cela rien. Nous sommes loin des raffinements de la civilisation, pas le moindre assaisonnement. Le poisson, la viande cuite ou mieux brulée au bout d'un baton et sentant la *boucane* à quinze pas, l'eau du lac dans une écuelle en écorce de bouleau : voilà tout ! Habits, demeures seront le fruit de la chasse, car seules les peaux de caribous en peuvent faire les frais. Ce genre de vie amène donc nécessairement la famine. Aujourd'hui il régorge de viande, demain le sauvage jeûnera forcément jusqu'à épuisement complet, jusqu'à la mort même si le gibier vient à manquer tout à fait.

Le missionnaire, lui, est-il à l'abri de ces misères ? Hélas ! il prévoit, il économise, il est prudent, c'est vrai ; mais il ne peut rien emporter pour sa subsistance des pays civilisés. Son attirail pour la pêche, quelques pièces d'étoffe et habits, fusil, haches et munitions qu'il livre au sauvage en retour de la viande dont il a besoin, les objets du culte ; le transport de ces rares articles a vite mis sa bourse à sec. C'est, en effet, ici la Mission la plus difficile pour les communications. Soit qu'il affrète une berge à ses frais, soit qu'il confie le transport de ses marchandises aux soins de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le missionnaire, réduit à sa seule allocation, ne peut suffire à tout. Dix hommes montant la berge, nourris par lui (ce qui est toujours la grande question par ici), payés de 25 à 30 piastres chacun, les frais de la berge et de ses agrès, toutes les menues dépenses donnent un total effrayant. Un objet d'une piastre, s'il est de quelque poids, nous revient six fois plus cher payé ici ; le sac de farine de cent livres coûte plus de onze ou douze piastres ; près d'un schelling une livre de farine. Aussi comprend-on qu'au lac Caribou il n'y a ni friandises ni mets recherchés ni seulement mieux apprêtés, même aux

grands jours de fête, à moins toutefois que l'on appelle friandises les *confitures de graines* sauvages sans sucre, la galette aux œufs de poisson gelés et le pémican ou la graisse de pattes de caribou. Le thé, le caribou, le poisson, ou encore le poisson, le caribou et le thé, tantôt frais, tantôt sec, tantôt attendri par un commencement de décomposition, c'est tout ; heureux sommes-nous quand rien de tout cela ne manque !

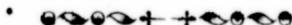
La famine, danger perpétuel, une fois conjurée, nous avons quelques autres misères propres à chaque saison. Quel beau pays en été, n'étaient les moustiques et les maringouins qui font de ces îles charmantes des lieux de supplice ! L'indispensable moustiquaire ne nous quitte ni jour ni nuit, même à la maison. Je ne dirai rien de nos misères en canot d'écorce, surtout en septembre, à la saison des gros vents ; le canot nous rend trop de services pour en dire du mal, et, après tout, la faute est aux terribles caprices du vent ; mais quand le lac écume et que le frêle canot d'écorce, léger comme une plume, obéissant au moindre vent, à la moindre ride de l'eau, disparaît parmi les vagues blanches d'écume, et que, couverts de sueur, nous ramons, ramons épuisés jusqu'à perdre haleine, oh ! qu'il fait bon pouvoir aborder à la première île venue, fut-ce pour jeûner cruellement en attendant le calme qui permettra de regagner la maison !

Et l'hiver venu, c'est le terrible mal de raquettes qui surprend et les novices sans expérience et les plus fins routiers. Quand le pied, comme paralysé par la fatigue, se refuse à tout mouvement, qu'il le faut soulever à chaque pas avec les mains à l'aide d'une corde que retient la lame de la raquette, quand se forment, sous la pression des courroies et au contact des bois, de grosses ampoules qui se déchirent enfin laissant avec le pied au vif une rouge trace de sang sur la neige durcie ; c'est une vraie torture qu'on ne saurait éviter, si l'on veut avancer, et il faut bien avancer si l'on ne veut geler. Geler, c'est, en effet, le grand danger de l'hiver. Sur huit ou dix sauvages venant l'hiver passé traiter leur viande, un seul a échappé ; tous les autres, plus ou moins défigurés, souffraient

horriblement de leurs plaies au vif par un froid coupant de plus de 40 degrés centigrades.

Puis, au printemps, le mal de neige ou mal des yeux nous oblige *tous* à porter lunettes (même nos pauvres chiens ont besoin eux aussi de lunettes). Sur le lac une vive fatigue de la vue, accompagnée de pleurs; à la maison, par suite de la lumière et de la chaleur, la sensation d'une poignée de sable mouvant dans les yeux, démangeaison et en quelque sorte déchirure de l'intérieur des yeux, surtout si on y porte la main pour frotter: voilà l'effet des premiers rayons du soleil printanier sur la neige amollie. Enfin, le dirai-je, il est une autre misère perpétuelle, c'est la vermine, mais la vermine montagnaise, bien fourrée, grosse et grasse, qui vit aux dépens *de tout le corps* des sauvages et de leurs missionnaires. Les sauvages s'en nourrissent, il est vrai, leur rendant ainsi la pareille!.....

(à suivre)



Recommandations aux prières.

Veillez, chers lecteurs, dire un AVE MARIA pour ces intentions, et Dieu exaucera ceux qui seront dits pour vous, lorsque vous recommanderez les vôtres.

QUEBEC — Un homme adonné à la boisson. Promesse de payer tous les mois une heure de luminaire.

OTTAWA. — Une famille. — Grâces particulières. — Conversion d'un jeune homme. — Deux vocations. — Plusieurs personnes. — Affaires temporelles.

MONTREAL. — Deux guérisons. — Une vocation.

NEW YORK. — Diverses intentions.

MOOSE CREEK. — Une personne.

LES CEDRES. — Une première communion. — Correction du mensonge.

OKA. — Pour trouver de l'ouvrage. — Nouvelles d'un parent absent.

- ST. HILAIRE — Préservation de maladies contagieuses.
 STE. MARTHE. — Les intentions d'un prêtre.
 ISLET. — Heureux voyage et santé.
 BOUCHERVILLE. — Conversion d'un jeune garçon.
 LE AUX GRUES. — Guérison d'un père de famille — Une heureuse délivrance — Santé — Une bonne mort — Une guérison.
 DESCHÉNES. — Une famille.

Actions de Graces.

Plusieurs personnes envoient des heures de luminaire en action de grâces pour faveurs obtenues.

Défunts recommandés.

DE PROFONDIS

On recommande Dame Geneviève Taillon et plusieurs autres défunts.

†

IHS

Le 10 Mars la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne. "

Nous recommandons à nos lecteurs qui s'intéressent à la communauté des Servantes de Jésus-Marie, de lire dans le " PETIT MESSAGER du T. S. Sacrement, " l'article intitulé " Une fondation eucharistique canadienne. " (I)

(I) LE PETIT MESSAGER DU T. S. SACREMENT, 320 Avenue Mont-Royal Montréal — 50 centins par année.

RESTEZ CHEZ VOUS.

l'ar PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XXVI

(suite.)

Certainement, l'abbé Hans n'inventait pas et, encore une fois, il en savait là-dessus davantage qu'il ne voulait en dire ; mais, un jour, à la grand'messe, il servirait à ses paroissiens ce qu'il avait sur le cœur, et, ce matin-là, bien des jeunes pourraient ouvrir leurs deux oreilles, et toutes grandes encore. Quant à lui, Bigot, il sonnerait volontiers toute la journée. tellement il y avait d'enseignement pour tous les *pays* de Noyon dans la mort du fils à Jupinet.

Ils furent tous là, à l'enterrement d'Isidore, tous ceux qui ont passé dans cette trop véridique histoire..... excepté le Nanglart, auteur de tout le mal, et qui, en attendant celle-là payait une autre dette dans une cellule de Mazas.

Il y avait, marchant le premier, le vieux Jupinet. Le malheureux père ne savait pas maîtriser les crises de désespoir qui, au milieu de son abattement, de la prostration de tout son être, passaient en tempête sur son âme. Plusieurs fois, pendant l'absoute que donnait l'abbé Hans, il cria, les mains raidies sur son prie-Dieu : " Non... c'est trop dur !..." Dès le commencement de l'absoute, en proie à un de ces accès brusques, particuliers aux natures primitives, il se tourna subitement vers le catafalque : " Isidore !... mon petit Isidore ! " et sa voix, dans la cathédrale, avait des résonnances déchirantes.

A côté de lui, se tenait Clément, pâli, fatigué par les événements des derniers jours. Toute la famille des Valmont assistait à l'office au grand complet, ayant voulu donner à son vieux serviteur ce suprême témoignage de sympathie..... M. Valmont, sa femme, Got, Blanche, qui avait grandi comme une belle fleur délicate et saine, poussée en pleine terre.

C'était maintenant une très-gracieuse jeune fille de dix-huit ans, d'une beauté presque mystique, avec ses yeux bleus, frangés

de longs cils d'or, et ses cheveux blond cendré. Elle avait conservé les lignes très jeunes de sa figure, avec un je ne sais quoi de grave, qui mettait sur son visage d'une correction classique, quelque chose de la douce bonté et de l'expression souffrante de Got.

Le Jacquot se tenait derrière eux, large et fort dans sa blouse neuve. Il avait été fidèle à la terre malgré les mauvais jours, et il sentait que la terre lui rendrait au centuple le prix de sa fidélité. Mais aujourd'hui, il ne voulait pas s'arrêter à ces pensées qui lui semblaient mauvaises, et avoir l'air d'étayer sa prospérité future sur le malheur d'autrui. Trois bancs devant lui, Jupinet se tenait courbé, cassé par le coup de la mort de son enfant. Evidemment, il ne pourrait plus garder son bien ; et, s'il avait tenu bon jusqu'à présent, c'est qu'il escomptait toujours le retour d'Isidore. D'ailleurs, Jacquot se promettait bien de compléter ce que les Valmont feraient certainement pour le vieux laboureur, et d'offrir à son foyer une place grande et respectée à ce vaincu de la vie.

La charité et le respect pour les vieux, pensa-t-il ont toujours été la meilleure bénédiction des jeunes. Mais, malgré tout, devant ce catafalque, le contraste s'établissait poignant aux yeux des moins intelligents : le Jacquot avait aimé les champs, et les champs, sans l'enrichir, l'avaient nourri, fortifié comme certaines plantes poussent durement et fortement sur une terre rude et caillouteuse.

Ils avaient fait mieux que cela, les champs, ils avaient réellement poussé le Jacquot dans la société. Actif et intelligent, il s'était tenu au courant des derniers résultats acquis par la science, et, rompant avec la routine des voisins, il avait, prudemment et petit à petit, essayé les méthodes nouvelles. M. Valmont l'avait encouragé dans cette voie, et, cette année, ses produits seraient primés à Compiègne. Aussi l'avenir était-il, pour le Jacquot, non pas ce chemin monotone et triste, où l'on marche, sans espérance, sous la domination de cinquante maîtres, à la conquête d'un salaire, presque toujours invariablement médiocre, c'était le champ libre et fécond devant l'initiative individuelle avec le passionnant plaisir de la lutte et la satisfaction de pouvoir se dire que chaque effort dépensé, chaque coup de bêche donné dans sa terre convergeaient au bien-être, à l'indépendance et à la dignité de son foyer !

Tous les matins, en se levant après avoir fait sa bonne prière aux pieds de Celui qui donne la fécondité aux champs, il pouvait se dire que son avenir était là tout entier, dans ses rudes mains de travailleur, et ne dépendant de personne ici-bas autre que de lui-même. Et quand, bien fatigué, il revenait le soir, au trot lent de ses chevaux de labour c'était dans *sa* chaumière à *lui* qu'il rentrait, et personne n'avait le droit de lui demander des comptes. Oui, il l'aimait sa campagne, pour la vie, pour le bonheur, pour l'indépendance qu'elle lui donnait, pour les promiscuités qu'elle lui épargnait !.....

Si Isidore l'avait compris, on ne l'aurait pas apporté ici, les pieds devant, entre quatre planches ; et, au lieu de tinter pour son deuil, les cloches auraient peut-être joyeusement carillonné pour un mariage.....

Oh ! ce Paris !..... et dans sa haine de la ville, le visage du Jacquot prenait une expression dure et crispée, sans même qu'il s'en aperçût.



A 11 heures, tout se terminait là-haut, dans le petit cimetière plein de fleurs et d'oiseaux qui surmonte Noyon, et que dominent les hautes tours de la cathédrale. Et Marguerite pensait que ce devait être une consolation bien douce à l'âme d'Isidore de savoir que sa dépouille mortelle ne reposait pas à Pantin, dans l'immense cimetière laïque, entre une suiferie et un équarrisseur, mais qu'elle était revenue là, au pays natal, et que tous les dimanches, et parfois en semaine, les gens de Noyon, sa famille, ses maîtres viendraient prier sur sa tombe. L'abbé Hans qui avait baptisé le fils de Jupinet, avait tenu à bénir sa demeure dernière.

Mais il était dit que tout devait être contraste dans ce deuil, car jamais plus lugubre cérémonie n'eut un cadre plus ensoleillé et un décor plus gracieux.

Le printemps se faisait partout sentir, les bourgeons craquaient aux arbres sous les caresses du soleil ; on devinait dans les champs le travail profond, immense de la sève, qui se mettait en mouvement ; la terre, fécondée par l'hiver, s'éveillait avec une paresse puis-

sante sous les rayons déjà chauds de mars ; l'air tout entier s'imprégnait des senteurs lourdes qui se levaient des sillons ; les branches se découpaient fines et déliées dans un ciel infiniment bleu ; et, sur ces branches, des milliers d'oiseaux chantaient. d'une voix éperdue, l'éternelle chanson de l'éternel renouveau.....

— Si c'est possible, murmura le Jacquot, de mourir par un temps pareil.....”

Clément se retourna. Dans ce décor d'une beauté si saine, le jeune homme avait l'air pâle et jauni. Le paysan le regarda d'un œil bien affectueux..... “ Et vous, monsieur Clément, est-ce pour toujours aussi que vous nous avez quittés?.....

— Pour toujours?..... que non pas!..... entonna une voix puissante derrière eux, et l'abbé Hans, car c'était lui, prit d'un geste très décidé le bras de Clément, Maintenant, mon garçon, tu vas venir avec moi, j'ai à te parler, et sérieusement. Je viens de perdre un enfant — car tous ici vous êtes mes enfants ; — c'est Paris qui me l'a tué ; un ça, suffit!... je n'en veux pas d'un second...

— Mais je ne suis pas malade, fit Clément avec un sourire un peu triste.....

— Tu n'es pas malade? reprit l'abbé Hans, en fixant sur lui son regard de prêtre, habitué à lire la pensée derrière tous les voiles de toutes les conventions mondaines, alors, comment as-tu deviné tout de suite que le second dont je parlais... c'était toi?....”

Et, comme Clément, embarrassé, baissait la tête, en piquant d'une manière gênée l'extrémité de sa bottine avec la pointe de sa canne, l'abbé Hans, brusquant la situation, lui demanda de l'accompagner jusqu'au presbytère ; et, sans attendre la réponse du jeune homme, il cria au notaire : “ Monsieur Valmont, je vous l'amène, ce garçon-là ; puis, s'approchant au milieu de la famille du notaire : Je vous attends à dîner ce soir *tous* chez moi..... vous entendez?.....

— Tous?.....

— Tous..... même moi, fit Got en s'avançant?

— Surtout vous..... et pas d'excuse, pour personne!.....”

L'archiprêtre remit alors à Bigot son surplis, son étole, garda sa barrette, se drapa dans son grand manteau, et descendit lentement vers Noyon.

En temps ordinaire, l'abbé Hans prenait une petite ruelle qui le conduisait en cinq minutes à sa porte, mais l'après midi était si belle, qu'il proposa à Clément de prendre, pour revenir, le chemin des écoliers.

Les boulevards qui enserrant Noyon sont très larges et très silencieux ; de multiples rangés d'arbres étendent sur eux le rideau serré de leurs ramures, et, à chaque pas, les éclaircies varient la vue, montrant tantôt la cathédrale et la ville, tantôt les lointaines perspectives des champs.

On était là comme chez soi, et l'on pouvait parler sans crainte. L'abbé Hans en profita et commença le premier à causer.

D'abord, et avant tout, Clément ne devait pas douter un seul instant de l'affection profonde et du persévérant souvenir que lui a gardé l'archiprêtre de Noyon ; il aimait son Clément, comme il aimait M. Valmont, et Got, et toute sa famille ; aussi il avait souffert de la propre souffrance du jeune homme, et surtout du silence de cette souffrance... Oui!... il avait beau le nier, Clément avait souffert pour quitter Noyon, il avait souffert pour aller au collège ; l'abbé Vignot lui avait écrit à son sujet, et lui — l'abbé Hans — savait... ce qu'il savait ; il avait souffert à Paris, et il souffrirait toujours en dehors de sa province, comme un membre en dehors du milieu où il doit se mouvoir.

Il y avait deux Clément : l'un délicat, bon, aimant, généreux ; l'autre, qui était orgueilleux et cachottier : c'est le second qu'il s'agissait d'enterrer aujourd'hui, et définitivement encore. Les causes de la conduite étrange du jeune homme depuis six ans, il avait été longtemps à le chercher ; mais les vieux curés sont des malins ; on sait ça!... et Clément était enfoncé, perforé comme une écumoire...

La première cause, c'était une question d'orgueil et de gros sous... quant à la seconde, celle qui avait été la plus efficace pour l'éloigner de Noyon pendant ces dernières années, l'abbé Hans allait le lui dire, en pleine figure, s'il le voulait?.....

Et comme Clément, dont le visage passait par toutes les nu-

ances du rose tendre au rouge cramoisi, faisait un geste évasif qui ne voulait dire ni *oui*, ni *non*, le vieil archiprêtre, tenant à son idée, poussa vigoureusement la pointe : " Veux-tu que je te le dise?.... dis, veux-tu ?

— Non, fit Clément très ému, épargnez-moi ; vous êtes déjà allé trop loin, et maintenant que je suis deviné, je sens bien que je ne peux plus remettre le pied à Noyon.

— C'est le second Clément qui vient de dire cela, repartit précipitamment l'abbé Hans, le second, le mauvais Clément ; mais il jouit de son reste, car je compte bien lui régler son affaire dès ce soir. Maintenant, que penses-tu de M. et de Mme Valmont ?

— Ce que j'en pense ?

— Oui, réponds-moi là, carrément.

— Je pense que toute ma vie ne suffira pas à payer la dette que j'ai contractée envers eux.

— Et Got?.....

— Got..... c'est une sainte.....

— Et Blanche?.....

—

— Et Noyon..... qu'est-ce que tu en dis?..... "

La route, à l'endroit où il se trouvaient, escalade une petite hauteur ; et, par une éclaircie, on voyait, assise au pied de sa cathédrale, baignée dans la lumière resplendissante du jour, toute la coquette et mignonne petite ville de Noyon. Clément s'arrêta, fasciné par le spectacle. Elle était belle de la tranquille beauté des choses simples et innocentes. Avec ses toits d'ardoises et de briques rouges, brillants sous le soleil, elle décrivait dans la campagne un grand et lumineux arc de cercle, quelque chose comme un éventail immense, aux couleurs très fraîches, à la poignée duquel comme une pierre précieuse, étincelait la cathédrale..... Longtemps Clément le regarda sans répondre..... Devant lui, à une portée de fusil, on distinguait la maison si gaie du notaire, blottie pittoresquement entre celle des Sœurs et les jardins, qui s'enroulaient autour d'elle comme une ceinture, une écharpe aux nuances changeantes, variées à l'infini par le printemps et le soleil.....

" Noyon..... répondit enfin Clément..... Eh bien ! moi, j'en

suis fou, mais quand on doit vivre à Paris, j'estime qu'il vaut mieux ne l'avoir jamais connu.

— Oui, quand on doit vivre à Paris, répondit l'abbé Hans, mais ce n'est pas ton cas... je te le répète et avec toute l'énergie dont un vieux curé est capable : je te défendrai contre toi même ; Paris m'en a tué un, de misère ; c'est assez, il ne me tuera pas l'autre, de chagrin....."

Et comme Clément le regardait avec des yeux interrogateurs...

" Oui, continua-t-il, je sais ce que je dis. Tu retourneras à Paris, mais pour finir ton internat, puisque tu l'as commencé, et passer ton examen ; nous te reverrons ici toutes les semaines..... jusqu'au jour où nous te posséderons *définitivement*, tu entends ? *définitivement*..... ne dit pas *non*, mon pauvre petit Clément..... tu en meurs d'envie, de rester chez nous..... Quant à nous vois tu, nous t'aimons encore plus que tu nous aimes....."

Et le vieux recteur regardait le jeune homme d'une si affectueuse façon, que Clément, n'y tenant plus, se jeta dans ses bras, et sanglota sur son épaule, comme un enfant.

On arrivait alors au petit sentier qui descend à gauche vers la fontaine du *Pisleau*, l'abbé Hans s'arrêta net : " Mon cher ami, tu es trop rouge pour entrer en ville comme ça ; tu vas prendre là, à gauche, et aller te rafraîchir soigneusement les tempes, puis tu viendras me rejoindre au presbytère." Et, poussant Clément tout étourdi vers le sentier qui descend à la fontaine, l'abbé Hans lui tourna le dos, et, à grandes enjambées, descendit de l'autre côté, dans la rue qui conduisait droit à la place Saint-Germain, où logeaient les Valmont.

Il resta une bonne heure chez le notaire.

Quand il sortit il avait l'air extrêmement joyeux, si joyeux qu'il ne remarqua pas le salut du maire, M. Nelo, son vieil ami, qui souriait de le voir rire tout seul, et qu'il essuya sans sourciller la réception très fraîche que lui fit Delphine à son entrée au presbytère : " Monsieur l'archiprêtre, il est midi et demi, les œufs sont durs, le bifteck n'est plus qu'un morceau de cuir, les haricots sont desséchés et ça ne pourra pas longtemps continuer comme ça....."

— Tais toi, Delphine, si tu savais la bonne besogne que j'ai faite tout à l'heure, tu laisserais tout là, pour aller faire brûler un cierge de cinq livres devant l'autel de la Vierge ! ”

Mais les orages chez Delphine ressemblaient aux tempêtes dans la nature, ils ne tombent pas comme cela, en une seconde ; et l'abbé Hans, aux prises avec un bifteck qui, en effet, ne voulait absolument plus se laisser manger, entendait des bouts de phrases indignées à la cuisine. “ S'il fait de la bonne besogne, ce n'est pas une raison pour m'obliger, moi, à en faire de la mauvaise !..... ” C'est-y des haricots, ça, Seigneur Jésus !..... ”

*
*
*

Ce soir-là, au presbytère de l'abbé Hans, ce fut fête comme aux anciens jours. Depuis longtemps Delphine n'avait pas reçu des ordres aussi subits et aussi fastueux ; littéralement elle en avait perdu la tête et, sans Catu qui était venue l'aider, jamais elle n'eût pu se trouver prête à temps.

D'ailleurs, tout était étrange ce soir : il n'y avait pas jusqu'aux places que l'abbé Hans était venu bouleverser. Ainsi, Blanche Valmont serait à la droite de l'archiprêtre, et Clément à sa gauche !... contrairement à toutes les règles : Mme Valmont devant occuper la droite de l'abbé Hans. Sûrement le recteur avait reçu un coup de marteau, et il se faisait vieux ; d'ailleurs l'honnête fille s'en lavait complètement les mains, et elle prévoyait une masse d'accrocs pour le dîner qui se préparait.

Or, ce fut le contraire qui arriva. L'abbé Hans, rajeuni de dix ans, présida la table avec une sérénité intérieure qui semblait illuminer son excellente figure ; la bonne Got avait l'air littéralement aux anges ; et ce fut elle qui fit presque tous les frais de la conversation avec M. Valmont : c'était à la fois très heureux et très nécessaire, car Clément ne disait rien, et pourtant il avait l'air aussi peu triste que possible ; quant à Blanche, elle devait être en proie à de bien grandes préoccupations de dessin, car elle s'absorbait étonnamment dans la contemplation des fleurs de son assiette.

(à suivre.)